

RELATION

747 DE LA MALADIE, 742

DE LA CONFESSION,

DE LA FIN

DE M. DE VOLTAIRE,

Et de ce qui s'ensuivit,

Par moi, JOSEPH DUBOIS.



AB

64355

A GENEVE.

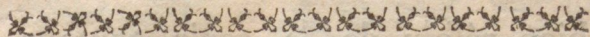
M. DCC. LXI.





L43





AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

CE Dubois a été Valet de
Chambre de feu M. de Voltaire
pendant les dix dernières années
de la vie de ce grand Homme:
il possédoit toute sa confiance, &
il la méritoit bien en vérité. Je
le connois: c'est un garçon plein
de droiture & de franchise: il a
même de l'esprit & de la lecture,
comme on le verra en lisant cette
Relation qui est vraie & curieuse.
Il l'avoit composée depuis peu
pour son amusement particulier,

A 2

bien





bien résolu de la tenir toujours
cachée. J'ai su la lui dérober
adroitement, & je me hâte de
la rendre publique. Je trouve
mon action si louable, que je ne
fais aucune difficulté de me nom-
mer ci-dessous.

* * * * *





RELATION

*De la Maladie, de la Confession, de la Fin de M.
de VOLTAIRE, & de ce qui s'ensuivit.*

MON Maître jouissoit depuis longtems d'une santé parfaite: il sembloit guéri pour toujours de sa dissenterie, de son épilepsie, de sa pulmonie, de sa phtisie, de son enrouement, de son crachement de sang, de sa pierre & de sa goutte. Il avoit recouvré, avec les forces du corps, la paix et la tranquillité de l'ame. Il n'étoit plus nécessaire, pour exciter sa bonne humeur, de louer devant lui ses ouvrages. Si quelquefois il nous parloit de ses anciens projets de conversion, c'étoit pour en plaisanter. Les Critiques ses ennemis, accablés du poids de sa gloire, gardoient un humble silence. Il y avoit déjà deux mois que ce grand Homme n'avoit pleuré. Son contentement avoit passé à tout ce qui l'environnoit. Le Château des Délices, digne enfin de ce nom, rassembloit tous les plaisirs. Les fêtes s'y succédoient presque sans interruption. Nous recevions les Ambassadeurs, nous jouions la



Comédie, & Madame Denis apprenoit à déclamer à la jeunesse brillante du pays de Gen....

Le 26 Mars 1760, fut le terme fatal de notre bonheur. C'étoit l'après-dînée, & M. de V. venoit d'achever des vers galans, lorsqu'il reçut par la diligence de Paris plusieurs Lettres & un paquet de livres assez considérable. Il l'ouvrit avec l'avidité qu'il avoit toujours pour ce qui venoit de cette Ville. Il s'arrêta à la première brochure, & commença à la lire en riant d'un air dédaigneux. Mais tout-à-coup je vis son front s'obscurcir: ses regards devinrent sombres & farouches; il pâlit, & se levant avec fureur, il s'écria: Quoi! en pleine Académie! Le Franc.....! Mais lisons ce que nos amis me marquent..... Des Géorgiques.....! Qu'est ce que ces Géorgiques?

Il se promenoit à grands pas dans la chambre: il rouloit ses yeux d'une manière épouvantable, & murmurai je ne sai quoi de menaçant. Ce fut bien pis encore, lorsque s'étant assis il se mit à parcourir les autres livres que lui envoyoit un Correspondant plus exact sans doute que judicieux. Hélas! c'étoit une Bibliothèque de critiques & de satyres contre mon Maître. *Épître du P. Grisbourdon à Voltaire; Parodie des Vous & des Toi; les Aventures Portugaises; Critique de l'Histoire universelle de Voltaire; M. de Voltaire convaincu de mauvaise foi, de mauvais goût, d'absurdités, de contradictions; Remerciment de Candide à M. de Voltaire; Analyse de la Femme qui a*

raison; l'Oracle des Il ne put achever: la colere le suffoquoit. Il rejette loin de lui ces funestes volumes. Il y revient: il les reprend encore, les déchire à belles dents, les foule aux pieds, & crache avec indignation sur les feuillets épars çà & là.

Ce transport violent avoit épuisé ses forces. J'accourus, j'appellai: nous l'entourons. Une fièvre brûlante l'avoit déjà faisi: ses genoux chanceloient: il étoit près de tomber. Nous le soulevâmes & nous allions le poser dans son lit, lorsque tout-à-coup il se roidit & s'agite entre nos mains. Nous redoublons inutilement nos efforts: il nous terrasse tous, s'échappe, prend de l'encre & du papier, & écrit tout d'un trait Le pauvre Diable.

Je remarquai, tandis qu'il composoit, un air de satisfaction répandu sur son visage. Ses yeux se ranimoient par degrés. Sa bouche prenoit insensiblement un contour riant & gracieux. Je vis même un doux incarnat briller quelques momens sur ses joues flétries. Mais il n'eut pas plutôt achevé, que la fièvre revint. On le coucha. On alla chercher M. Tronchin, qui ordonna je ne sais quoi. Rien ne réussit, & mon Maître n'eut d'autres bons momens que ceux qu'il employa à faire la Vanité, le Russe à Paris & l'Ecoffaisé.

Plût à Dieu qu'il eût pu toujours se procurer le même soulagement! Mais un matin qu'il se disposoit à écrire quelque nouvelle satyre, une horrible attaque de paralysie dans le bras droit l'arrêta



tout court. Les nerfs se rétrécirent: ses doigts se croiserent en se fermant; & la plume qu'il tenoit resta si étroitement ferrée dans sa main, qu'il nous fut impossible de l'en retirer.

Cet accident ne le déconcerta point. Dubois, me dit-il, écris toi-même sous ma dictée Ah! Dieux, que je souffre, s'écria-t-il en s'interrompant! Mais n'importe, écris. C'est une épigramme charmante, bien sanglante, bien bonne:

Crapaud fangeux des bourbiers d'Helicon....

Il n'en dit pas davantage. L'égarement de ses yeux & le tremblement universel de ses membres nous annoncerent le retour de la fièvre. Elle dura un jour entier. La nuit parut lui rendre quelque repos; il dormit même; mais ce fut pour avoir le songe le plus déplaisant. Le voici, tel qu'il me le raconta lui-même le lendemain.

„Je fus transporté, je ne sai comment, sur
 „une haute montagne, vis-à-vis d'un édifice im-
 „mense. Il étoit environné de brouillards épais.
 „La seule porte que j'y vis étoit basse, étroite &
 „fermée. Le silence le plus profond regnoit au
 „dedans & au dehors. La nouveauté du spectacle
 „piqua ma curiosité. Je ne doutai point que si
 „cette espece de Palais étoit habitée, je ne pussé
 „m'y introduire; & j'allois m'en approcher dans
 „ce dessein, lorsque tout-à-coup j'entendis une
 „voix formidable qui me glaça d'effroi. Mortel
 „profane, me dit-on, respecte le temple où réside

„la

„ la Déesse Postérité. Ah! repris-je, annoncez moi
 „ à votre Déesse: je m'appelle Voltaire: elle me
 „ connoit sans doute, & je crois être de ses amis.
 „ On m'annonça. Les brouillards se dissipèrent
 „ devant moi: la porte s'ouvrit d'elle-même, & je
 „ marchai fierement vers le Sanctuaire. Il étoit
 „ rempli d'une foule d'hommes célèbres, parmi
 „ lesquels il y en avoit quelques-uns dignes de
 „ l'être. J'y reconnus plusieurs de ceux que
 „ j'avois exclus autrefois de mon Temple du Goût;
 „ mais je ne les regardai point: j'eus beau les
 „ voir, je ne les regardai point, & je dis tout bas:
 „ la Postérité a tort. Je ne l'aurois pas apperçue
 „ elle-même, tant j'étois content d'être là, si elle
 „ ne m'eût salué la première par mon nom. Puis-
 „ sante Divinité, lui dis-je aussi tôt, je suis le plus
 „ zélé de vos adorateurs, & je vous ai consacré
 „ tous mes travaux sans vous connoître. Elle me
 „ fit une réponse assez honnête; mais ce fut d'un
 „ air si pédantesque, cette femme a le ton si rogue
 „ & si dur, qu'en vérité elle me déplut souveraine-
 „ ment. Je résolus de la persifler, & sur le champ
 „ je lui débitai cavalierement quelques-unes de ces
 „ gentilleffes familières que j'ai coutume d'adres-
 „ ser aux gens de condition. Elle feignit de ne
 „ m'avoir pas entendu, & je remarquai que les
 „ assistans me considéroient en haussant les épau-
 „ les. Cette nouvelle impolitesse m'irrita telle-
 „ ment, que, si j'avois pu, j'aurois fait à l'heure
 „ même une satyre contre la Postérité & consorts.



„Mais ce n'étoit-là que le prélude des mortificati-
 „ons que je devois effuyer. En jettant les yeux de
 „côté & d'autre, je découvris dans un coin, sur un
 „autel de fer, un in-folio énorme, tel à peu près
 „que je l'ai décrit dans ma Henriade. Je me
 „doutai de la vérité, & je dis à la Déesse :

„Je gage que voilà ce livre inexplicable

„Qui contient du futur l'histoire irrévocable.

„Justement, me dit-elle ; mais ne croyez pas que
 „tout le monde y soit inscrit ; il n'y a que le noms
 „destinés à être fameux. Eh bien, repris-je, le mien
 „y est donc ? Elle l'avoua, & moi je la priai de me
 „laisser voir mon article. Soit, me répondit-elle
 „sèchement. Je fus la dupe de sa perfide com-
 „plaisance. Jene me rappelle point tout ce que je
 „lus avant que de parvenir à la page qui m'inté-
 „ressoit. J'ai vu, par exemple, que le tonnerre
 „doit tomber au premier jour sur l'Encyclopédie
 „& sur les Encyclopédistes ; qu'Aristophane ressus-
 „citera ; que Socrate marchera à quatre pattes ;
 „& Aristophane la tête levée ; que tous les Philoso-
 „phes deviendront des filoux ; que des ténèbres
 „palpables se répandront sur l'empire des Lettres,
 „& que l'abomination de la désolation y regnera,
 „& milles autres prédictions extraordinaires. Mais
 „j'arrivai enfin au chapitre des Ecrivains du dix-
 „huitieme siècle, & je lus à haute voix :

„Ce siècle produira un des plus grands Poètes du
 „monde : il portera la Poésie Françoisé à sa perfe-
 „ction :

„ction : il surpassera tous ses rivaux : il égalera les
 „plus beaux génies de l'Antiquité, (je me recon-
 „noissois à chaque trait); & il s'appellera le grand
 „Rousséau.

„J'avoue que cette chute inattendue me surprit
 „étrangement. Les spectateurs se prirent à rire.
 „Je dissimulai ma colere; mais je me promis bien
 „de les célébrer tous au plutôt dans quelques dou-
 „zaines de couplets horribles.

„Je continuai ma lecture.

„Un autre Rousseau paroîtra quelque temps
 „après le premier. Génie vaste, hardi & singulier,
 „il dira; Les hommes ont du bonheur de trop :
 „qu'on anéantisse les Arts, les Sciences, les plaisirs :
 „que l'Univers soit un séjour affreux, afin que la
 „vertu y regne. Ce Philosophe bizarre fera le plus
 „eloquent de ses contemporains.

„Un Poète tragique consolera les François de la
 „mort de Corneille & de Racine. On le mettra
 „d'une commune voix à côté de ces deux grands
 „hommes : il jouira de sa gloire dès son vivant : &
 „tel que Sophocle, il fera encore des chef-d'œu-
 „vres dans un âge avancé; il s'appellera Crébillon.

„Un homme joindra le connoissances les plus
 „profondes au génie les plus sublime; l'Auteur de
 „l'Esprit des Loix s'appellera Montesquieu.

„Je commençois à perdre patience; mais enfin,
 „à force de feuilleter, j'apperçus mon nom en let-
 „tres majuscules à la tête d'un long paragraphe.

„Celui-



„Celui-ci sera tout à la fois Poète tragique, comique, épique, pindarique, lyrique, satyrique, anacréontique & lubrique, Orateur, Historien, Romancier, Géometre, Metaphysicien, Physicien & Logicien; le premier dans quelques genres, le second & même le troisième dans plusieurs autres. Tous ses ouvrages seront remplis de beautés, de défauts & de plagiats: il se donnera mille ridicules: il se déchaînera contre la Religion: il se fera un monde d'ennemis: il sera caustiqué, envieux, méchant, frip . . . Je n'achevai point, & je dis à la Déesse: Voilà un article bien malhonnête. Quel est, s'il vous plait, l'Auteur impertinent de cette prophétie? Moi, dit la Postérité; & alors j'eus une dispute avec la Postérité: elle se mit en colere, & me donna un soufflet qui m'éveilla.

Mon maître termina ce récit par quelques réflexions chagrines sur son rêve. Je crains bien, me dit-il, que mon songe ne soit une allégorie trop fidelle Je me défie de ma gloire. J'ai subjugué mon siècle les armes à la main; mais l'avenir, l'intraitable avenir. . . ! Je ne vois plus dans mes ouvrages qu'une multitude de défauts monstrueux. J'ai trop écrit, mon cher Dubois: aussi je veux, dès que je serai guéri, corriger la moitié des mes œuvres & désavouer l'autre; & même je pourrai bien, par amitié pour toi, t'attribuer Socrate, la Femme qui a raison, & la Traduction de l'Ecclésiaste.

Voilà



Voilà donc, continua-t-il, après quelques instans de silence, à quoi ont abouti tant de veilles & de travaux; L'étude, la maladie, le chagrin, ont usé mes jours. Je suis surpris d'être vieux, & peut-être, hélas, que mon étonnement ne durera pas longtemps..!

Il étoit vivement ému en prononçant ces derniers mots: Je vis même quelques larmes couler de ses yeux. Je me hâtai de le consoler. Monsieur, lui dis-je d'un ton ferme, votre douleur est déraisonnable: tous vos Ouvrages sont dignes de vous. Votre maladie est peu de chose; & vous en seriez bien-tôt quitte, si vous n'aimiez à vous repaître de mille idées affligeantes qui ne peuvent que la prolonger. Vous avez, quoi qu'on en dise, un bon tempérament: la mort est loin encore. Votre réputation ne peut croître. Eh, laissez-là la réputation: songez à vivre....

Ah! tu as raison, s'écria-t-il. Il faut jouir enfin.... Eh bien, ç'en est fait, je renonce pour toujours aux applaudissemens, aux Lettres, à la Poësie, aux émolumens de mes éditions. Vive la vie! Qu'on ne me parle point de mourir. Au fonds je ne suis pas bien malade, & M. Tronchin me tirera d'affaire avant peu, & je ne me convertirai point encore cette fois-ci; & je me réjouirai, & je bâtirai de nouveaux châteaux, & je composerai une Histoire, un Roman, une Tragédie, une Comédie, que je vendrai aux freres Cramer, & je ferai pour l'Encyclopédie les articles *Modestie*, *Ode*, *Opéra*,
Projet



Projet & Volupté; & je retournerai en France; & l'on se rangera en haie dans les rues pour me voir passer: & de-là j'irai en Prusse, ensuite en Angleterre, & je .. Une foiblesse mortelle lui coupa la parole; il perdit tout-à-fait connoissance. On courut chez M. Tronchin: il vint lentement, l'examina posément, & dit gravement: il en mourra. A ce mot M. de Voltaire, que nous avons cru en léthargie, jetta un cri effroyable. Le Médecin, confus de son indiscretion, déclinoit vers la porte d'un pas circonspect; mais un de mes camarades, troublé par la douleur, l'arrêta en lui inoculant avec précision un vigoureux soufflet.

Cependant mon Maître se livroit au plus affreux désespoir. O Ciel, disoit il, j'en mourrai! Madame Denis ... Monsieur Tronchin Dubois ... mes chers amis ayez pitié de moi! J'en mourrai Il faut donc me confesser? Non, jamais, jamais. L'Enfer pourtant Ah, je risque trop allons, je m'y résous.

Va, vole, cher Dubois, vole & reviens soudain:
Amene un Confesseur, fût-il un Capucin.
Je veux me convertir, puisqu'il faut que je meure...
Mais si j'en revenois...! Ah, cher ami, demeure,
Demeure... Pars, je veux finir en bon chrétien,
Etre canonisé Non, je ne veux plus rien:
Je me meurs, & je vais aller à tous les Diables.

Cette tirade imprévue fut suivie de convulsions terribles. Dieu! dans quel état i'ai vu mon malheureux



heureux Maître! Son visage étoit alternativement pâle & ardent : ses cheveux étoient hérissés ; ses yeux sembloient à tous momens près de sortir de leur orbite ; la prunelle sanglante étoit à moitié cachée sous la paupiere ; la peau de ses membres, déchirée & livide, laissoit voir à découvert des muscles putréfiés ; un sang noir & infect s'élançoit des veines ; on entendoit dans ses entrailles un bourdonnement sourd pareil à celui du feu qui mugit dans les fournaïses ; il souffroit mille morts ; il grinçoit des dents, il pleuroit, il prioit Dieu, il juroit, il faisoit le signe de la croix, & déclamoit l'Épître à Uranie.

Sur ces entrefaites je sortis pour aller chercher un Confesseur à un Village voisin. A peine fus-je dans la campagne, que j'aperçus un Ecclésiastique qui marchoit à grands pas à travers un sentier détourné. Je l'eus bientôt atteint. Il parut d'abord fort effrayé ; mais il se rassura dès que je lui eus dit que je le priois de venir confesser M. de Voltaire qui se mouroit. Il me répondit qu'il consentoit d'autant plus volontiers à ma proposition, qu'étoit obligé de s'enfuir de France où il avoit des ennemis puissans qui le faisoient poursuivre, il osoit attendre de ma reconnoissance que je lui donnerois un azile pendant quelque temps, & qu'ensuite je lui faciliterois les moyens de se retirer en Savoye. Je lui promis tout, sans exiger aucune autre explication, & je revins avec lui aux Délices.

La

La première chose que j'appris en arrivant, fut que M. de Voltaire, dont le mal étoit un peu diminué, n'avoit cessé, depuis mon départ; de demander un Confesseur. Je lui annonçai l'Abbé. Dès qu'il le vit, il jeta un cri de joie: il le nomma son Dieu Sauveur; il lui tendit affectueusement les bras. Je m'en allois pour les laisser seuls, mais mon Maître m'appella. Dubois, me dit-il, je veux me confesser devant toute ma maison: qu'on l'assemble ici... hélas, s'il le falloit, je me confesserois dans une place publique.

J'obéis, en admirant sa grande humilité. En un instant la chambre fut pleine de monde; il en vint même des lieux circonvoisins. Chacun se mit à genoux en silence: l'Abbé se tapit dans la ruelle: M. de Voltaire poussa un profond soupir, & commença.

Mon pere, je proteste d'abord que mon intention est d'accuser toutes mes fautes; mais il n'est guères possible que dans une si grande multitude de péchés il n'en échappe plusieurs à ma mémoire qui est pourtant bonne.

Ma confession roulera principalement sur mes ouvrages, parce qu'ils ont occasionné presque tout le mal que j'ai commis. Heureux si j'étois le seul qu'ils eussent rendu coupable! Mais, mon pere, que d'ames ils ont enlevées à Dieu! Que de plaies ils ont faites à la Religion! Traduits dans toutes les langues, lus, cités, imités dans tous les pays du monde, ils sont & seront à jamais des archi-

archives inépuisables de goût & de philosophie, d'obscénités & de blasphêmes. Hélas! si j'avois été moins avide de gloire, & que mes écrits eussent été peu répandus, comme, par exemple, ceux du R. P. Hayer & de M. l'Avocat Soret; je n'aurois point perverti l'Univers.

Je dois encore vous avertir que je ne m'astreindrai point à suivre l'ordre des événemens. J'ai oublié toutes ces dates, & j'ai eu de tout temps une aversion insurmontable pour les discussions chronologiques.

Je tâcherai d'être clair, simple & précis; mais n'étant point accoutumé au style sévère qu'exige la circonstance, il m'arrivera peut être d'employer quelquefois des expressions profanes: je serai emporté malgré moi par l'impétuosité de mon imagination: l'enthousiasme poétique me prendra, & brûlant tout à-coup de transports trop sublimes, j'enfanterai des vers en confessant mes crimes.

Monsieur, reprit l'Abbé, dont la morale nous parut dès-lors fort étrange, ne vous gênez point sur la forme: tout ira bien, pourvu que vous soyez fidele, impartial.... & intéressant.

Mon Maître ayant promis d'être le plus exact qu'il pourroit, entra ainsi en matière.

Je ne me souviens pas d'avoir été vertueux. Le vice fut précoce chez moi, ainsi que le génie. A l'âge de dix ans je composois de moi même des petits poèmes orduriers très-plaisants; & je sa-



vois par cœur les bonnes pieces de Corneille & tous les Contes de La Fontaine. On me mit au College où je fis des progrès rapides dans plus d'une science. Mon penchant à l'incrédulité s'y manifesta de bonne heure; je me mocquois ouvertement des saints Mysteres; & dans mes productions enfantines, je préludois avec succès à des impiétés plus relevées. Un jour mon Professeur, dans un mouvement de zele & de colere, me saisit à la gorge, & me dit d'un ton prophétique: Coquin, tu seras l'étendard des esprits forts. Cette invective flatta sensiblement ma vanité: j'acceptai l'augure, & j'ai su le remplir.

Mon premier ouvrage, au sortir de mes classes, fut une Ode pour le prix de l'Académie Françoisé: elle ne fut point couronnée, parce qu'elle étoit bonne, & je fis une Epigramme contre l'Académie Françoisé.

Cette disgrâce me dégoûta des médailles académiques: j'y renonçai, & je me livrai entièrement à la satire, dont, sans me flatter, je mérite bien le prix.

Ce fut dans ce temps-là qu'on publia à mon insu l'Epître à Uranie, dans laquelle il y a, si vous voulez, un très beau coloris, une harmonie admirable, de la correction avec du feu, mais trop de hardiesses.

Je l'attribuai à l'Abbé de Chaulieu; mais j'aurois été bien fâché qu'on me crût.

Je



Je me rappelle qu'une femme de la Cour à qui je fournissois des vers qu'elle s'attribuoit, me donna un jour cent louis que je dépensai follement au lieu de les faire profiter.

Avez-vous lu ma satire contre l'Histoire Ecclesiastique de Fleury? Cet Ecrivain, quoi qu'on en dise, n'est ni peintre ni philosophe; & son ouvrage est rempli de trivialités & de miracles.

J'avois conservé jusqu'alors un nom ignoble & roturier: c'étoit, je crois, Arouet ou approchant. J'en pris un autre plus harmonieux; & dans la suite je suis devenu successivement Gentilhomme, Baron, Chambellan, Milord; à présent je suis Comte, en attendant qu'un jour de la Postérité l'arrêt juste & sincere, m'accordant à jamais un plus rare surnom, avant le grand Corneille & près du grand Neuton, place le grand Voltaire.

Faut il, mon Pere, vous détailler toutes les circonstances d'un tour que je jouai innocemment à un Juif....? Je ne m'en souviens pas bien, & d'ailleurs je sens de la répugnance à vous ennuyer de ces fornettes.

Ah, Monsieur, s'écria le Confesseur, je ne prétends pas abuser de votre complaisance.... Je suis confus, en vérité, de l'honneur que vous me faites en vous confessant à moi... Quoique tout soit précieux dans une confession aussi jolie & aussi ingénieuse que la vôtre.... on peut.... cependant.... sans que cela tire à conséquence....



omettre quelque chose . . . Laissez-là les détails, Monsieur, & confessez-vous en grand, comme vous avez écrit l'Histoire.

J'allai en Hollande. Là, je m'avifai par désœuvrement d'aimer une des filles de la fameuse Dunoyer. J'essuyai toutes sortes d'obstacles insurmontables, & je n'en vins point à mon honneur. Entre nous, mon Pere, je ne suis point propre à ce rôle d'amoureux : la gloire est ma maîtresse.

J'avois dix-huit ans. Mon nom étoit déjà fameux, & mes projets immenses. Mon Oedipe fut joué & applaudi : on me compara à Racine. On m'introduisit à la Cour : on m'accabla de pensions. Il ne fut me plus possible d'être modeste. Je me complus dans mes œuvres : le démon de l'orgueil s'empara de mon ame ; il en offusqua toutes les facultés. Dans mon yvresse, je ne voulus plus souffrir ni d'égaux ni de maîtres ; & j'insultai tour a-tour Dieu & les grands Hommes.

Mon Artémire tomba. J'étois présent : imaginez-vous, mon Pere, quel cruel déplaisir c'est que d'être là. On sifflait à toute outrance. La tête me tourna ; j'écumois de rage. Cent fois je fus sur le point de m'élancer dans le parterre l'épée à la main ; mais je ne sai quel Dieu, dans ce trouble effroyable, vint suspendre, les coups de mon bras redoutable ; & mon glaive rébelle, inutile ornement, au fourreau, malgré moi, resta
fide-



fidelement. La chute de cette Tragédie m'a toujours étonné; car enfin elle étoit bonne; une intrigue heureuse, un denouement parfait, des caracteres.....! Les trois derniers Actes étoient de toute beauté. En vérité, autant que je peux m'en souvenir, elle valoit bien mon Tancrede. J'avoue pourtant qu'on en trouva la versification trop épique, trop belle.

La Henriade parut. Un bâtard de Scarron la travestit: un bel esprit de Collège la dénigra: l'Europe la lut: un Roi en composa la Préface. Les critiques pullulerent en foule. Je m'armai d'épigrammes, & je fis face à tout. J'yavois inséré d'abord de violentes pasquinades contre la Cour de Rome, qui m'envoya un présent considérable, imitant, dans cette occasion, les anciens Romain qui sacrifioient à la fièvre. Je supprimai les pasquinades; & je défie la critique de trouver dans mon Poëme autre chose que de beaux vers.

On m'a accusé dans plusieurs libelles d'avoir ruiné douze Libraires au moins par mes friponneries. Voilà, mon Pere, un des principaux moyens que mes ennemis ont employés pour me deshonorer. Qui ne seroit indigné en voyant de pareilles horreurs! Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que les Lettres soient infectées de haines, de cabales, d'intrigues. Elles sont toujours un champ de disputes, & trop souvent un champ de bataille. On a imprimé





un Livre de *morbis Artificum*, de la maladie des Artistes. La plus incurable de toutes est la jalousie. Le poison de la calomnie, le poignard de la satire, la rouille de l'envie ont avili une profession qui a quelque chose de divin par elle-même, & je n'ai ruiné exprès que trois Libraires.

Morbleu, s'écria le Confesseur, vous avez bien fait. Je voudrois seulement que vous en eussiez ruiné davantage. Ces gens là sont les pirates nés de la Littérature: tout Auteur est en état de guerre avec eux; & les voler, c'est reprendre.

Je vois clairement, repliqua M. de Voltaire, que ce raisonnement est juste, quoique subtil.

Les Libraires crièrent donc d'abord; ensuite ils s'unirent avec une multitude d'Imprimeurs, de Colporteurs, d'Éditeurs, de Souscripteurs. Je les écrasai tous; & il y en a environ une cinquantaine à l'Hôpital où ils doivent bien rire.

Je me présentai pour être de l'Académie Francoise. Je fus éconduit, & je ne regrettai que les jetons.

Mon Temple du Goût révolta tout le monde & tout le monde l'apprit par cœur.

Quant à mes livres de Physique, je ne fais par quelle fatalité il n'y en a jamais eu d'éditions correctes: elles fourmillent toutes de fautes d'impression; & c'est peut-être à cause de cela que je n'ai pu être de l'Académie des Sciences.

Vous



Vous conviendrez avec moi que mon Histoire de Charles XII. & très-amusante, très-agréable, parfaitement bien écrite, & comparable en tout à celle d'Alexandre le Grand par Q Curce. Un Sacristain Suédois fit dans le temps une longue diatribe pour prouver que j'étois, disoit-il, un archi-menteur; mais il eut la bêtise de n'employer que des raisons: on ne lut que ma réponse.

Ce reproche de fausseté fut encore renouvelé contre mon Histoire Universelle. J'avoue que je ne me suis point amusé à chercher la vérité d'une foule d'événemens sans conséquence; mais j'ai pris un soin particulier d'exposer dans tout leur jour les fautes des Scavans, des Princes, des Evêques & des Papes.

J'ai fait des Opéras, mon Pere, & j'en demande bien pardon à Dieu, car ce sont de mauvais ouvrages.

Je n'ai jamais pu réussir à décrier cette mauvaise compilation des Pensées, ou plutôt des sophismes de Pascal; & mes efforts contre lui ont été aussi inutiles que ceux de ce Géomètre contre la Poésie.

C'est dans mon exil en Angleterre que j'ai dit le plus de mal de la France. Il falloit bien, mon Pere, ménager ces Milords; mais j'ai toujours aimé ma patrie, malgré son ingratitude.

Mes Lettres Philosophiques furent brûlées par la main du boureau; & l'on me mit en prison, comme autrefois Galilée.



Le siècle de Louis XIV. est, je crois, mon chef-d'œuvre en prose. Vous savez quelle ruineur excita cette liste des Ecrivains célèbres qui est à la fin du dernier volume. On prétendit que c'étoit une satire continuelle, parce que j'avois osé être équitable. Je ne me rétracte de rien, mon Pere; & si j'étois chargé d'apprécier les Auteurs François d'aujourd'hui, je serois, je vous le jure, aussi hardi que je le fus alors.

Qu'est-ce qui empêche, dit l'Abbé, que vous ne nous donniez à l'heure même un échantillon de votre critique? Cela pourra nous amuser, & vous fournir un épisode excellent.

Mon Maître ne se fit pas prier longtemps, & prononça sans aucune préparation les jugements raisonnés que voici.

Crébillon. Il mit vingt ans à composer une Tragédie qu'on lui a contestée, & qui ne se joue plus.

Châteaubrun. S'acquit de la réputation par son Philoctete qu'il a traduit du théâtre des Grecs.

Gresset. Il se distingua par de petits vers remplis d'esprit & de négligences comme ceux de Chaulieu.

Piron. Auteur de la Métromanie, & d'une Ode fameuse.

Lefranc. Poète laborieux: il a composé des Odes sacrées, des Discours chrétiens, & des Prières de Déiste,

Roussseau.

Rouffeau de Geneve. Sophifte éloquent : à l'âge de quarante ans il renonça à la fociété, & fe retira dans un défert. On fut étonné ; & on ne l'eft pas tous les jours en voyant une foule d'hommes aller s'enfévelir dans les Chartreufes.

Diderot. Il étoit né Poëte, & la Métaphyfique devint guindée entre fes mains.

Trublet. Il paffa toute fa vie auprès de Lamotte, de Fontenelle & de Terraffon, dont il nous a donné les *ana*, fous le titre d'*Effais de Morale & de Littérature*.

Desfontaines. C'eft à lui qu'un Magiftrat répondit : qu'importe que vous viviez ?

Duclos. Il s'eft exercé long-tems à faire des Romans, avant que d'écrire l'Hiftoire.

Montefquieu. On pourroit caractériser fon principal ouvrage par ce jeu de mots : *Efprit fur les Loix*. Il y travailla cinquante ans : il fut perfécuté & fameux : fon Livre eft beau & inutile.

D'Alembert. Géometre : il foutint en pleine Académie Françoife qu'il n'y a point de Poëfie ; c'eft ce qu'il falloir démontrer.

Le Mierre. Son *Hypermnestre* eft une parade fanglante.

Le Marquis de Mirabeau. Son traité de la Population eft plein de vues & d'idées ; & le

style.....! En vérité, pour moi j'aime le beau François.

D'Olivet. Il voyoit tout en Cicéron.

Palissot. L'Antechrist de la Littérature,

Du Resnel. L'unique ouvrage qu'on a de lui est un chef-d'œuvre: il cessa d'écrire étant encore jeune, & le Traducteur de Pope ne fut plus le reste de ses jours qu'un Censeur de livres.

Voltaire. Ecrivain estimable: il fut un des bons Poètes de son temps: il jouit tant qu'il vécut d'une réputation assez brillante: son nom pénétra dans les pays étrangers. Ses écrits sont très-nombreux, & respirent la philosophie. Il embrassa toutes les sciences: il s'exerça dans tous les genres: il surpassa tous les Auteurs? & le monde étonné lui donna par acclamation le titre de Génie universel. Avouons le sans détour: il s'éleva au-dessus des forces ordinaires de l'humanité: il est, quant aux talents, la plus parfaite créature qui soit sortie des mains de Dieu. Quoi de plus beau que sa Henriade, de plus gracieux que sa Pucelle, de plus honnête que sa morale, de plus admirable, de plus divin, que.....!

Eh à qui dites-vous cela, interrompit l'Abbé? Est-ce que vous prenez votre Confesseur pour un Fréronien? Mais en voilà suffisamment sur les Auteurs: reprenez le fil de votre confession.

M. de Voltaire obéit.



Je ne vous parlerai point de ma Pucelle d'Orléans : c'est une œuvre de bordel.

Il résulte de la lecture de Candide, que la terre est un cloaque d'horreurs & d'abominations : j'en ai composé plus d'un chapitre dans des accès de migraine.

Mon Histoire de Pierre le Grand prouve évidemment que je n'ai point de vieillesse. On a trouvé que j'y flattois le Czar : c'est que j'ai écrit d'après mes Mémoires Russes.

Ma traduction de l'Ecclésiaste vaut bien, comme semble, celle de l'Imitation par Corneille. A propos, mon Père, n'allez pas au moins m'ordonner pour pénitence de faire des ouvrages pieux.

Mes premiers démêlés littéraires furent avec Rousseau. J'étois vivement offensé de sa gloire & de ses mépris : je l'attaquai avec fureur, & j'eus le plaisir de contribuer à ses chagrins.

L'Abbé Desfontaines fut aussi un de mes ennemis. Il est faux que je Paye retiré de Bicêtre ; mais il est bien vrai que j'aurois voulu qu'il y restât toute sa vie,

Dans le temps que je fus refusé de l'Académie Française, il parut contre moi deux mauvais libelles. Je les attribuai à un Musicien que je haïssois. Je criai : je le citai en Justice : je soulevai toutes les Puissances. On poursuivit chaudement son procès. Je voulois faire un exemple
mémor-



mémorable sur cette ame vile ; mais je perdis, & je fus condamné au deshonneur, &, qui pis est, à l'amende.

Vous connoissez toutes mes plaisanteries contre Maupertuis. Je perdis mes pensions, mes titres, & les bonnes graces du Roi. Je fus obligé de sortir de Prusse. Maupertuis étoit auprès de Jupiter, & il ouvrit le robinet du tonneau des malheurs.

Et l'implacable La Baumelle! ah, ce nom réveille toutes mes fureurs. Avec quel emportement, quelle rage il s'est déchaîné contre moi! Il jure dans une de ses lettres qu'il emploiera à sa vengeance jusqu'au dernier souffle de sa vie. Ses libelles m'ont fait verser des larmes de sang. De grace, mon Pere, exemptez-moi de lui pardonner.

Le Confesseur ayant fait un signe de refus, M. de Voltaire reprit sur le champ avec vivacité : je lui pardonne, ami, ses coupables excès ; qu'il soit heureux, qu'il vive, & qu'il médise en paix.

O mon Pere, que j'ai d'ennemis! J'ose me flatter que tous les gens de Lettres font de ce nombre. Il n'en est pas dont je n'aie excité la jalousie : je les hais tous ; mais je déteste particulièrement cette populace d'hommes vils qui n'ayant ni assez de courage ni assez de talens peut être pour embrasser les professions mécaniques de leurs peres, ont choisi le métier facile & infâme de



de décrier les productions d'autrui : insectes ténébreux dont on n'apperçoit l'existence que parce qu'ils piquent : cerberes de la Littérature qui aboient pour vivre ; manœuvres satyriques, calomniateurs à la journée, parasites de colporteurs, petits compilateurs de Feuilles volantes à douze sols, marchands de louanges fades, de satyres plates & d'ennui ; toute cette ivraie enfin qui multiplie à faire peur, toute cette vermine.....

Ah, dit l'Abbé, je ne vous laisserai point achever cette violente déclamation contre les satyriques. Avez-vous oublié, Monsieur, que ce sont vos freres, que c'est votre prochain ? Eh pourquoi haïr les Journalistes ? La plûpart ne sont que méprisables. Méprisez - les, à la bonne heure : chargez-les de ridicules ; appelez-les, si vous voulez, frêlons, archifrêlons, chouettes, guêpes, araignées, mouchérons, aliborons : dites, par une comparaison familiere, qu'un âne composeroit aisément des feuilles périodiques, si on pouvoit lui apprendre à parler, & sur-tout à écrire....

Voilà, dit M. de Voltaire, une plaisanterie de laquais excellente, & je vous la retiens, mon Pere.

Je ne puis encore souffrir, poursuivit-il, cette foule de Poètes jaloux & farouches, toujours hérissés d'épigrammes médisantes ; ces Orateurs de Caffés, échos éternels du scandale & du blâme ;

ces



ces nouvellistes astmatiques qui vont béguayant des menfonges; ces beaux esprits bourgeois, présidens nés des Académies subalternes de la Capitale, écumeurs infatigables de la lie des Mercures; ces doctes fous qu'on appelle Théologiens; cette ingéance monacale qui croupit avec orgueil dans la bassesse; ces dévots atrabilaires qui abhorrent les hommes afin de plaire à Dieu; ces Jansénistes renfrognés, froids énergumenes, fanatiques imbécilles, qui se croient des Pascals; ces aventuriers à tonsure, déserteurs du Couvent, scélérats que la misère rend aussi habiles qu'intrépides, méchans, doux, polis & discrets, qui, à la faveur d'un habit sacré, percent dans les maisons, gagnent la confiance des familles, s'enrichissent des dépouilles de la vertu crédule, sement en tous lieux le trouble & la division, montrent que l'enfer a formés à plaisir, qu'il a vomi sur la terre pour y être ses ministres, dont il dirige les complots, & qu'il récompensera de toutes ses flammes.

Dieu, s'écria l'Abbé, quelle peinture! Je suis hors de moi. Vous me faites trembler, Monsieur. Mais ne m'avez-vous pas apostrophé?

M. de Voltaire l'ayant assuré qu'il n'avoit parlé qu'en général, reprit ainsi:

Mes ennemis ont publié que les trois quarts de mes œuvres sont des plagiats, Mon Pere, je
pro-

proteste en votre présence contre toute accusation de cette nature. Je n'ai jamais rien imité des bons Auteurs connus, comme, par exemple, de Corneille, de Racine, de Moliere & de Quinault; & ceux que j'ai copiés quelquefois se réduisent à Lucain, l'Arétin, & Bayle.

Je n'ai point eu d'amis. Et les Encyclopédistes, dit le Confesseur? Mais, répondit M. de Voltaire, ce sont d'honnêtes gens: ils m'ont toujours loué: ils m'écrivent; je leur écris: ils m'estiment; je les... Ma foi votre question est embarrassante.

Et votre embarras, repartit l'Abbé, vaut une réponse claire; je vois bien que la politique seule.....

Vous avez deviné juste, mon Pere, je ne les ai jamais aimés: je leur ai des obligations; je les crains, & je ne les estime guere.

Pourquoi ne les aimez vous point?

Parce que je suis sûr qu'ils ne m'aiment pas non plus.

Quelles obligations leur avez-vous?

Ils m'ont appelé grand homme: ils m'ont élu pour être le chef de leur secte. Ils ont crié partout: Psaphon est un Dieu. Ils m'ont aidé à combattre les préjugés, à façonner notre nation, à policer ce siecle à qui nous avons donné le sobriquet de Philosophique,

Pour-



Pourquoi les craignez-vous ?

Parce qu'ils régissent despotiquement sur le Public, & que si je me brouillois avec eux, ils chanteroi-ent la palinodie, ils fusciteroi-ent quelque Prophete contre moi, ils rabaisseroi-ent mes Ouvrages; ils pourroient même dire du bien de Lefranc & de Fréron.

Pourquoi ne les estimez-vous point ?

Parce que leur Philosophie est un vrai charlatanisme; parce qu'ils prétendent, comme Socrate, avoir chacun un démon; parce que leurs Ouvrages sont mauvais, & leur orgueil extrême, & qu'ils ont voulu détruire la Religion.

Vos sentiments, Monsieur, sont aussi édifiants que nouveaux. Je m'applaudis d'avoir su vous les inspirer: cela me fera un honneur infini dans le monde. Il n'étoit pas aisé, au moins, de convertir un génie comme vous. Allons, courage, continuez; avouez-moi quelles sont vos dispositions actuelles à l'égard de tous vos ennemis.

Primò. Haïssez-vous encore M. Lefranc ?

Mon Pere, je lui pardonne; mais ses Vers sont durs, & son Mémoire au Roi est une mauvaise plaisanterie.

Et M. Fréron ?

Qu'est-ce que M. Fréron, mon Pere ? N'est-ce pas un Auteur ?

Oui.



Oui.

Qu'a t-il fait ?

Rien.

C'est donc un Journaliste. Je lui pardonne aussi, mais à condition qu'il ne fera pas mon épitaphe.

Et M. l'Abbé Trublet ?

Parbleu, j'ai eu tort de lui chercher dispute : c'est un bon homme ; & je rétracte volontiers cette tirade du Pauvre Diable si caustique, si amère & qui est charmante, en vérité : je vous la réciterai, mon Pere.

Et M. Gresset ?

Je lui pardonne encore ; mais je voudrois bien que dans la nouvelle édition de ses Oeuvres qu'il prépare, il retranchât du Méchant plusieurs traits dans lesquels je me suis reconnu.

Et M. Chaumeix ?

Fi !

Comment, Monsieur ! il travaille à un Ouvrage en votre faveur.

Lui ? Cela n'est pas possible.

Rien n'est plus vrai.

Oh bien, je lui pardonne, à condition qu'il ne l'achevera pas.

Et le P. Hayer, & le P. Berthier ?

Je leur pardonne à tous.

Mais tous vous pardonneront-ils ? Il faut, Monsieur, écrire à chacun d'eux une lettre humble & chrétienne, dans laquelle vous leur demanderez

C

par-



pardon de les avoir offensés. Je ne vois rien de plus convenable. . . . ni de plus plaisant.

Qu'appellez-vous plaisant, mon Pere? Est-ce que vous prenez ma confession pour un persifflage?

Mais, Monsieur, entre nous, elle est assez drôle; & vous n'y dites pas tout.

C'est un effet de l'art, Abbé. Il n'est rien de plus facile que de dire tout; mais il ne faut pas faire tout ce qui est facile.

Revenons aux Lettres en question: je consens à suivre votre conseil.

Alors mon Maître m'appella, & me dicta les Lettres que voici.

A M. Freron,

Monsieur,

Je suis mourant. On m'ordonne de vous écrire, & je vous écris. On dit que vous m'en voulez: je n'en fais rien. On croit que je vous en veux: n'en croyez rien. Oubliez mes torts: j'achèterai vos feuilles. N'y inférez pas cette Lettre-ci: excusez-en la brièveté & les défauts: je suis pressé, & vous savez ce que c'est que d'être obligé d'écrire à la hâte.

A M. Le Franc,

Monsieur,

Cessons d'être ennemis & ridicules. Hélas! tout cela ne seroit point arrivé si vous n'aviez point été reçu de l'Académie Française. J'apprends que vous travaillez à une traduction en vers des Géorgiques de Virgile. Mais, dites-moi

Mon-



Monſieur, pourquoi, avec du génie, comme vous en avez ſans contredit, n'avez-vous jamais fait que des traductions ?

A M. Grefſet.

Monſieur,

J'ai toujours reſpecté votre vertu malgré moi. J'aurois ſouhaité ſeulement que vous euſſiez été un peu moins célèbre & moins heureux. Continuez d'être l'un & l'autre. Conſervez l'eſtime & l'amitié des honnêtes gens. Apprenez votre ſecret à tous les Auteurs, & ſurtout à ce bon M. Freſcon, qui n'a que des ennemis, ainſi que moi.

A M. Chaumeix.

Monſieur,

Je ſuis confus de l'amitié que vous me témoignez à préſent. Jen'ai point encore vu le livre que vous avez fait pour moi : envoyez-le moi, s'il vous plaît, & marquez-moi combien il coûte.

A M. Trublet.

Monſieur,

On peut mettre des cartons à cet article ſi choquant du pauvre Diable. J'acheve de lire votre dernier volume. Vous devez vous reprocher tout le mal que vous y dites des Poètes ; car, prenez-y garde, c'eſt manquer de reſpect aux cendres de feu M. de la Morſe.

A M. de la Beaumelle.

Monſieur,

J'ai eu bien de la peine à étouffer la haine que j'ai pour vous. Je ne ſai même ſi elle eſt totale-



ment éteinte en ce moment. Peu s'en faut qu'au souvenir de vos anciennes méchancetés, je ne.... mais je dois vous excuser: vous étiez si jeune alors! Maupertuis vous conseilloit: vous vouliez vous illustrer par une haine illustre. Nous étions de religions différentes; & vous ne m'avez peut-être haï que parce que j'étois Papiste. Hâtons-nous de nous réconcilier. Sauvez-vous dans votre communion, & moi dans la mienne; & soyons au moins amis dans l'autre monde.

Mon Maître finit là. Je lui témoignai ma surprise sur ce qu'il ne m'avoit rien dicté pour les Pères Hayer & Berthier; mais il me répondit qu'il étoit sûr qu'ils lui pardonneroient deux mêmes. Puis se retournant du côté du Confesseur, il lui dit: Vous devez être content de moi, mon Pere; en vérité cela ne m'a pas coûté du tout; il n'y a rien de si aisé à faire qu'une bonne action.

L'Abbé lui ayant demandé s'il en avoit fait quelqu'autres en sa vie;

Oh parbleu, répliqua-t-il, plus d'une. J'ai rebâti des Eglises, ridiculisé les Jansénistes, satyrisé le Nouvelliste Ecclésiastique, composé des vers pour le Pape, fait l'aumône à plusieurs Poètes, & friponné des Juifs.

J'ai donné un Poème épique à la France; j'ai épuré la Religion; j'ai crié contre tous les abus, & j'ai réussi à en faire supprimer quelques-uns, comme, par exemple, les banquettes sur nos théâtres.

Je soutiens mes parens qui sont de pauvres vil-
lageois, & qui dépensent furieusement.

J'éleve gratis la petite nièce du grand Corneille,
& je ne me vante point de cette charité.

Je me suis enrichi; j'ai vécu dans les plaisirs &
l'abondance, je me suis couvert de gloire, & j'ai
écrit jusq'au dernier soupir.

Mais il est temps de terminer ma confession :
car c'est un péché d'être ennuyeux. Voilà tout
mon Pere.

Je vais donc, dit l'Abbé, vous donner l'absolu-
tion; mais il faut auparavant vous enjoindre
une pénitence. Or, voici mon idée. Confiez
moi quelques centaines de pistoles, pour être di-
stribuées en aumônes; puis prenez-moi, avec
foi & religion, un nombre compétent de billets
à la Loterie de la Principauté de Gémont, que
j'ai inventée pour le soulagement des Pauvres.

M. de Voltaire fronça le sourcil, délibéra,
consentit, refusa, consentit encore, mais en
grondant.

Alors l'Abbé leva la main pour l'absoudre, &
s'apprêta à prononcer les paroles sacrées; mais
un grand tumulte qui se fit entendre dans la
Cour, interrompit son dessein. J'ouvris la fe-
nêtre, & je vis une escouade entiere de Maré-
chaussée, qui ayant mis pied à terre, montoit
droit à notre chambre. J'allai au-devant d'eux,
& je leur demandai qui ils cherchoient. Un
fripon, me répondirent-ils, qui s'est enfui de Pa-

ris où il devoit être arrêté, & qui se nomme l'Abbé de la Coste: on nous a assuré qu'il étoit ici. Hélas? ils l'eurent bientôt découvert: c'étoit notre malheureux Confesseur: ils l'enleverent & le garrotterent à nos yeux.

Cette catastrophe fut fatale aussi à M. de Voltaire: elle lui fit une impression si profonde, qu'il fut deux jours entiers sans proférer une seule parole. Nous eûmes beau lui prodiguer les caresses les plus tendres, lui objecter les motifs les plus pressans, lui représenter qu'il devoit au moins, suivant l'usage des grands hommes, prononcer, avant de mourir, quelque maxime remarquable, ou quelque plaisanterie singulière: il ne répondit rien. Ce silence opiniâtre nous effraya. Nous résolûmes de tout tenter pour l'en tirer. Nos expédiens furent longtemps inutiles; & celui-ci, qui réussit au commencement, eut par ma faute des suites funestes. Je m'approchai donc de l'oreille de M. de Voltaire, & je lui criai: Monsieur, il y a dans l'anti-chambre plusieurs Ambassadeurs de têtes couronnées, qui viennent de la part de leurs maîtres s'informer de l'état de votre santé.

A l'instant le malade pousse un cri de joie, me regarde avec complaisance, se relève, s'assied sur son séant, & dit d'un air gracieux: qu'ils entrent, qu'ils entrent. Je ne m'attendois pas à une convalescence aussi brusque, & je fus déconcerté.

Mon-

Monsieur, lui répliquai-je imprudemment, il n'y a personne : vous vous êtes trompé ; & c'est votre léthargie....

Cette réponse produisit des effets terribles. M. de Voltaire se recoucha en murmurant ; il lui prit une foiblesse mortelle ; il perdit tout sentiment. Sa respiration s'éteignit peu à peu ; ses yeux fermerent ; sa bouche s'ouvrit d'une manière horrible ; ses membres devinrent roides & immobiles. Le Médecin déclara qu'il avoit peu de momens à vivre, & s'en alla. Nous restâmes plusieurs dans la chambre pour y passer la nuit. O nuit désastreuse ! O nuit mémorable à jamais !

Sur les onze heures du soir le douleurs de mon Maître cessèrent, & il s'assoupit. Je commençois à bénir le Ciel d'une révolution si heureuse, lorsque nous entendîmes dans la cheminée un bruit sourd pareil à celui de gens qui parlent ensemble, & qui se poullent les uns & les autres. Ils furent presqu'aussi-tôt dans notre chambre ; & nous vîmes une légion nombreuse de diables armés de torches ardentes. Ils se séparèrent ; les uns s'approchèrent de nous pour nous tenir en respect, & les autres entourèrent, le lit de M. de Voltaire. Leur chef s'avança, & lui dit, en lui enfonçant une de ses griffes dans le visage : *Tu dors, Brutus.* Qu'on me laisse, répondit M. de Voltaire. Te souviens-tu, continua le Diable, d'une Lettre que je t'ai écrite il y a quelques mois ? Je t'y annonçois la place que je te destine



aux enfers. Tu ne mourras point, & tu descendras tout vivant dans mes Royaumes. A l'instant il fit signe à son escorte: ils emportèrent mon Maître, & disparurent.

Telle fut la fin tragique de M. de Voltaire, à l'âge de 65 ans. Qu'on s'imagine, si l'on peut, l'excessive affliction qu'elle me causa. J'en perdis le sommeil: je tombai dans la plus affreuse mélancolie: je pleurois sans cesse, hélas! je ne vis pleurer personne.

La nuit du sixième jour depuis cet étrange événement, après avoir inutilement employé toutes sortes de moyens pour vaincre mon insomnie, jusqu'à lire dans mon lit un cahier du Verdun, deux de la Religion vengée, & plusieurs feuillets de ce petit Avant coureur, je me levai le cerveau rempli de noires idées, & regardant en l'air dans la campagne: c'est par là, m'écriai je, avec un profond sentiment d'amertume, que mon infortuné Maître s'est envolé je ne sai où... Au même instant j'aperçus un nuage enflammé qui s'avançoit en grondant vers les Délices. Je m'attendois à quelque nouveau prodige, quoique j'eusse lu dans plus d'un endroit de notre COLLECTION COMPLETE, qu'il ne faut pas croire aux miracles.

Je ne me trompois pas cependant. La nuée s'arrêta au bord de ma fenêtre, s'ouvrit avec fracas, & vomit dans ma chambre une cohorte de démons qui soutenoient M. de Voltaire sur leurs aîles. Il étoit tout nud, & paroissoit triste. Je

COU-



courous pour l'embrasser; mais ayant senti, en approchant de lui, une chaleur ardente qui s'exhaloit de toutes les parties de son corps, je reculai crainte de me brûler & je lui parlai de loin.

J'avois appréhendé d'abord que les diables n'eussent de mauvais desseins contre moi; mais M. de Voltaire me répondit d'eux. Il m'apprit ensuite qu'il étoit en enfer pour toujours, & qu'il ne s'y plaisoit pas; qu'on avoit cependant quelques égards pour lui; qu'il avoit obtenu, par exemple la permission de passer cette nuit où il voudroit, mais qu'en même-temps on lui avoit donné cette garde pour l'accompagner par-tout, & le ramener à l'heure marquée. Il ajouta qu'il étoit déjà tard, & qu'il avoit mille choses à me raconter.

Je me disposai à l'écouter attentivement. Les gens de sa suite, auxquels je prêtai des cartes, s'amuserent à jouer au piquet dans un coin, tandis qu'il me raconta ainsi ses dernières aventures.

J'étoit si foible lorsqu'on m'arracha de mon lit, que je ne tardai point à m'évanouir entre les bras de ceux qui m'emportoient. Ils suspendirent leur vol au milieu des airs. Satan me toucha, & je fus totalement guéri. Je remerciai mon bienfaiteur dans les termes les plus affectueux: il parut m'entendre avec plaisir. Au fond le diable est plus humain qu'on ne pense: il aime beaucoup les Gens de Lettres, & sur-tout les Poètes. Sa douceur m'enhardit,

Grand Prince, lui dis-je, oserois je encore vous demander une grace? Je brûle d'envie de revoir Paris & ceux des mes amis qui y sont: cette nuit me suffira.... Volontiers, me répondit-il: je t'accorde même la journée de demain; mais il est à propos que nous te servions de guides, & que tout se passe incognito. Je ne disputai point; & sur le champ il fit des opérations magnifiques qui nous rendirent invisibles, mais de façon pourtant que nous pouvions nous voir les uns & les autres.

Nous fumes à Paris en moins de rien. J'admire en traversant cette grande Ville, l'exacte police qui y regne. Nous ne rencontrâmes que des Maréchaussées.

Nous descendîmes d'abord chez Tiriot: il étoit dans son cabinet occupé à m'écrire une Lettre de condoléance sur ma maladie. Je la lus: sa tendresse pour moi y éclatoit à chaque ligne, Quelqu'un de notre troupe ayant pris une plume sur son bureau, écrivit au bas du papier qu'il tenoit: VOLTAIRE N'EST PLUS. Le pauvre garçon n'eut pas plutôt jetté les yeux sur ces funestes mots, qu'il se trouva mal; mais ce ne sera rien, ce ne sera rien.

Je fus peu de temps chez Marmontel. Il soupoit tristement avec un ami qui me parut homme de mérite. Les repas fini, ils causèrent tristement sur les malheurs des Gens de Lettres: ils se quitterent tristement, & je les quittai de même.

Nous allâmes de-là chez M. Freron. Il est fort-bien logé, & a de très beaux meubles. Il tra-



travailloit à son Hebdomadaire. Sa table étoit couverte de Livres tous ouverts à la Table des Matieres, parce qu'il faisoit des Analyses. Nous parcourûmes sa Bibliotheque : elle n'étoit composée, en vérité, que de ses feuilles périodiques. Cette vue m'irrita. Je saisis la chandelle, & je mis le feu à tous ses volumes de turlupinades. Freron s'élança, crie au secours, tâche d'éteindre la flamme; mais les diables viennent à mon aide: nous soufflons de toutes nos forces; en un moment l'Année Littéraire fut réduite en cendres.

Les Encyclopédistes s'étoient assemblés chez Diderot, précisément cette nuit-là, pour examiner en commun s'il n'y avoit rien de répréhensible dans leur huitieme Volume qui va paroître. On lut donc à haute voix les articles.

FOI, où l'on vantoit beaucoup la méthode de Descartes;

PEDANTERIE, où l'on prétendoit qu'elle consiste dans une haute opinion de ses lumieres, & dans un ridicule étalage d'érudition empruntée;

POESIE, où l'on disoit à tous nos grands Poëtes: Que n'écrivez-vous en prose?

QUAKERS, où l'on apprenoit au Public que ces gens-là ont des manieres & des opinions fort singulieres; qu'ils se croient inspires, & qu'ils ne font que possédés; qu'ils tutoient tout le monde, & qu'ils ne s'habillent pas comme les autres.

SOCIE-



SOCIÉTÉ, où l'on exposoit le plan d'une société d'Incrédules, imaginée par Bayle.

Et un article de morale très-galant ;

Et un article de Métaphysique plein de feu & de poésie ;

Et un article de Maréchallerie, où il y avoit des objections contre la liberté de l'homme ; & qui m'ennuya : je n'en attendis pas la fin, & je fortis en bâillant.

Je volai au Collège des Jésuites. Tout y étoit dans un profond silence. Je visitai plusieurs Pères qui étudioient. J'arrivai enfin à la cellule du P. Berthier. Figures-toi un réduit bas, étroit, enfoncé, & tout l'appareil de la plus austère pénitence. Une petite lampe attachée au plancher éclairoit à peine cette lugubre demeure : quelques livres, des images de dévotion, une chaise, un lit, & une tête de mort en formoient tout l'ameublement. Le P. Berthier étoit prosterné au pied d'un Crucifix : il prioit Dieu avec ardeur : Dubois, c'étoit pour moi ! Je lui entendis plusieurs fois prononcer mon nom en pleurant. Je prêtai l'oreille : il disoit : Seigneur, rends-lui la santé, la vertu, le bonheur Je fus attendu jusqu'au fond de l'ame : je sentis des larmes amères couler de mes yeux Que cet homme est respectable ! Qu'il est heureux ! Le diable s'aperçut de mon émotion, & m'arracha brusquement d'un lieu si saint,



Il me conduisit successivement chez M. La Franc, qui se rongeoit les ongles, & disoit, en s'emportant contre son valet de chambre: où est donc mon Richelet?

Chez M. Crébillon qui approuvoit un Almanach?

Chez l'Abbé Gauchat qui avoit la fièvre quarte, & le transport au cerveau;

Chez le P. Perneti qui faisoit de l'or;

Chez M. de la Condamine qui inoculoit sa femme;

Chez M. de Guignes qui parloit Chinois tout seul;

Chez Piron qui dormoit,

Et je m'écriai: Piron seul a raison.

Dès qu'il fut jour, nous nous mîmes à parcourir tous les édifices de Paris. Je trouvai bien des changements. Mais, hélas, l'Hôtel de Ville, le grand & le petit Châtelet, & les entrées des Spectacles n'ont point encore changé.

J'employai toute la matinée à cet exercice. L'après-dînée, je n'eus rien de plus pressé que d'aller à l'Académie Française. Il y avoit ce jour-là un Discours de réception, & l'on devoit adjuger le prix de Poésie. Comme je ne vis que des Géometres en entrant, je crus d'abord être à l'Académie des Sciences; mais ayant apperçu par hazard les portraits de Corneille, de Racine & de Boileau, je reconnus à ce signe que j'étois à l'Académie Française. Le Mathématicien qu'on recevoit



voit fit d'une voix cassée un discours froid, commun & long, auquel le Directeur fit d'un ton magistral une réponse obscure, enflée & courte. On lut ensuite la Piece couronnée. Oh! en vérité, il auroit fallu être bien patient pour ne pas se mettre en colere! Imagines-toi que tout ce que tu as entendu louer en ta vie y est blâmé, & que tout ce que tu as entendu blâmer y est loué. Quelqu'un s'écria:

Comme avec irreverence

Parle des Dieux ce maraud.

Je courus à la Comédie. En passant par le carrefour de Buffy, je vis une grande foule, des Archers, & un malheureux au carcan: devine qui C'étoit mon digne Confesseur, l'Abbé de la Coste.

Que le Caffé de Procope est différent de ce qu'il étoit autrefois! Il n'y a plus que des Nouvellistes.

On devoit donner Turcaret ce jour-là. La Comédie étoit pleine de monde. La toile étoit déjà levée, & les Acteurs ne venoient point. Enfin Le Kain paroît le visage abbattu, les yeux inondés de pleurs, un mouchoir à la main: il s'avance lentement, & dit d'une voix qu'il rendit douce.

Messieurs,

Nous apprenons en ce moment la mort de M. de Voltaire: il a été malade; il s'est confessé: il n'est plus enfin..... un tragique accident.....! Quelle nuit sur le Parnasse.....! Nous sommes plus

plus sensibles que personne à la perte de ce grand homme, dont le défintéressement.... La douleur, Messieurs, me coupe la parole. Nous avons affiché Turcaret & le Médecin malgré lui; mais ces Pièces sont trop gaies pour un jour aussi triste, & nous allons jouer l'Ecossoise & Nanine, parce qu'on n'y rit point.

Tu ne saurois croire avec quels applaudissements cette harangue fut accueillie: on claqua à toute outrance. J'exhortai mes diables à claquer aussi; ce qu'ils firent avec tant de force, que toutes les femmes désertèrent.

Je voltigeai partout dans la salle, pour écouter les différentes réflexions qu'occasionnoit cette nouvelle. Chacun prétendoit la savoir depuis long temps, & racontoit à sa maniere comment j'étois mort. Les uns disoient qu'un Poète de mes ennemis m'avoit assommé à coups de bâton; d'autres, que j'étois crevé en déclamant le rôle d'Oreste sur le théâtre de Carouge: un troisieme foutenoit que je m'étois pendu: un quatrieme devina que le diable m'avoit emporté. Cela est vrai, mon cher ami; mais je m'en console avec de la philosophie. Le bonheur est partout. Je fais des Vers là bas, & je m'amuse à persiffler les diables.

Il étoit déjà grand jour: les démons en avertirent M. de Voltaire: il me dit adieu, & je ne vis plus rien.

F I N.



X 5897 589

64355

AB 64355

RELATION

747 DE LA MALADIE, 742

DE LA CONFESSION,

DE LA FIN

DE M. DE VOLTAIRE,

Et de ce qui s'ensuivit,

Par moi, JOSEPH DUBOIS.



AB

64355

A GENEVE.

M. DCC. LXI.

